

Il l'examina attentivement, en se demandant quelle cause avait pu allumer, dans le cœur de cette fille des rues et de la place publique, un ressentiment si éloquentement exprimé contre un gentilhomme, son ami, son futur beau-frère.

Chose étrange et qui ne put échapper à son œil investigateur, l'expression de haine féroce qu'il avait surprise dans l'œil de la jeune fille, s'était subitement transformée en ceillades provocantes et en un sourire engageant, plein de voluptueuses promesses, toujours à l'adresse du marquis de Beaulieu.

Celui-ci qui n'avait pas remarqué le premier effet que sa vue avait produit sur la danseuse, se laissait, dans sa fatuité, attirer, charmer et fasciner par les regards rayonnants de flammes et la bouche enchanteresse, étoilée de perles, de la jeune folle.

Dolorida préluda à ses exercices de baladine en se renversant voluptueusement, courbant sa taille, avançant la jambe droite, jambe d'un dessin pur et élégant, piquant le sol de la pointe de son pied d'enfant, agitant son tambour de basque, qu'elle frappait de petits coups secs, l'œil fixé sur le marquis de Beaulieu qu'elle inondait des flammes magnétiques de son regard.

Elle s'élança dans le cercle tracé autour d'elle par les spectateurs et exécuta une sorte de pas étranger, qui faisait révéler les grâces de sa taille, sa légèreté et la souplesse d'acier de ses jarrets.

Puis interrompant son exercice chorégraphique, elle entonna, avec un brio et une verve piquante, une chanson alors très populaire et que venait de composer le fameux comte de Bonneval.

Elle chantait :

Nous n'avons qu'un temps à vivre,
Amis, passons-le gaîment ;
Que celui qui nous doit suivre
Ne nous cause aucun tourment.

—Délicieuse ! Elle est délicieuse ! exclama le marquis de Beaulieu en s'adressant au comte de Souvré.

Celui-ci ne répondit que par une moue énigmatique.

—Oh ! je comprends que tu ne sois pas touché par la vue de ce ravissant démon, tu as été ensorcelé par un ange, comme tu qualifies ma sœur.

—Démon... Oui... murmura Henri, mais pas ravissant.

—Cœur de marbre, âme de bronze, il faut avoir de la glace dans les veines pour n'être pas ému par la vue de cette diablesse de baladine.

La chanteuse avait continué

Qu'un tel soit général d'armée ;
Que l'Anglais succombe sous lui.
Moi qui vis bien sans renommée,
Je ne veux vaincre que l'ennui.

Et elle reprit, accompagnée en chœur par l'assistance :

Nous n'avons qu'un temps à vivre, etc.

—Je crois, Dieu me pardonne ! que c'est avec moi qu'elle voudrait vaincre son ennui, fit observer le marquis tout joyeux. Pauvre petite ! je ne demande pas

mieux que de couler avec elle quelques instants agréables.

Dolorida avait peut-être perçu les paroles de son admirateur, car se tournant vers lui, elle chanta :

Qu'un savant à voir les planètes
Occupe son plus beau loisir,
Je n'ai pas besoin de lunettes
Pour apercevoir le plaisir.

Elle cligna de l'œil d'une façon si coquine, que le marquis se sentit chaud dans tous ses membres.

Elle termina :

Qu'un avide alchimiste exhale
Sa fortune en cherchant de l'or ;
J'ai la pierre philosophale
Dans un cœur qui fait mon trésor.

Ce dernier vers, adressé directement à Gaston, fut dit avec une expression de vive tendresse qui remua profondément le jeune marquis.

—Je crois, mon cher Henri, dit celui-ci triomphant, que vous irez seul ce soir à Bois-le-Vicomte.

—Non pas, s'il vous plaît, mon cher Gaston ; j'aurais trop peur de ne vous y voir jamais revenir.

—Quelle folie ! Une nuit charmante à passer ; et demain matin...

—Une nuit charmante... avec cette baladine, sans doute ?

—N'avez-vous pas vu ses ceillades éloquentes ? Je la mène souper ce soir à ma petite maison d'Auteuil.

—Tiens ? mais voilà qu'elle a disparu et qu'elle s'est perdue dans la foule pendant que nous causions.

Le marquis de Beaulieu se retourna brusquement vers le cercle formé par les spectateurs.

Le cercle s'était brisé ; les badauds s'étaient confondus, et la baladine s'était perdue dans la foule.

Gaston laissa échapper une exclamation de désappointement, et une expression de vive contrariété se peignit sur son visage.

—Partie ! fit-il. Oh ! la ruste coquine. Elle veut jouer à la coquetterie ; mais je la rattraperai, et demain...

Comme il prenait le bras du comte de Souvré et qu'il mettait la main sur la garde de son épée, attitude qui lui était habituelle, il sentit sous sa main un papier piqué au pommeau.

Un peu surpris, il arracha la feuille qu'il avait involontairement froissée et la regarda curieusement.

Il y avait écrit ces lignes :

" Vos regards ont compris les miens ; vous avez deviné que mon cœur a un secret à vous dévoiler. Ce secret, je vous le dirai, si vous voulez vous trouver ce soir à dix heures derrière la statue de Henri IV."

Gaston tendit le poulet à son ami.

—Qu'en pensez-vous ? lui demanda-t-il.

—Je pense que ce rendez-vous est tout simplement un guet-apens, et qu'on en veut plus à votre vie qu'à votre cœur.

Le marquis de Beaulieu eut un mouvement de dépit et de mauvaise humeur.

—Vous croyez donc, ricana-t-il avec une amère ironie,